Zeitschrift: L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

Band: 1 (1907-1908)

Heft: [9]

Rubrik: Chez nous

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Enfin il y a, pour justifier cette campagne, une raison encore plus pratique.

La bourgeoisie, pour agrandir ses chances politiques, veut donner le droit de suffrage *aux bourgeoises*, c'est-à-dire aux femmes qui possèdent et qui exploitent. Et, en faisant cela, les bourgeois disent : « Voyez! les socialistes ont inscrit depuis cinquante ans, dans leur programme, l'égalité des droits pour les deux sexes; mais c'est nous, les bourgeois, qui réalisons ce principe; les socialistes n'y pensent pas ».

Voilà comment les bourgeois leurrent les femmes dans les Etats où ils se sentent menacés par les prolétaires et forcés de lâcher une partie de leurs privilèges en essayant toutefois d'attirer à eux, pour de longues années, la femme trompée.

Or, pour nous, *femmes prolétaires*, il importe de déjouer ce truc et de déclarer :

1. Que donner des droits politiques aux femmes qui *exploitent* sans en donner aux femmes *exploitées* est une réforme toute bourgeoise *et faite aux frais du prolétariat entier, masculin et féminin.*

2. Que pour nous, femmes prolétaires, une pareille réalisation partielle du principe de l'égalité, même si elle ne nous nuisait pas, n'a pas pour nous l'importance morale qu'elle a pour les bourgeoises, *le principe de l'égalité des deux sexes étant depuis longtemps réalisé dans nos organisations prolétariennes.*

3. Que nous ne voyons pas, à l'instar des femmes bourgeoises, dans l'action politique, un moyen *de devenir députées.* Nous voulons des droits politiques *pour amener la femme à la critique de l'Etat actuel.* Nous ne considérons pas — comme le font les bourgeoises — le droit de suffrage comme un outil pour réparer l'Etat vermoulu, *mais comme une arme pour le détruire.*

4. Pour toutes ces raisons, nous, femmes prolétaires, si l'on veut donner le droit de suffrage à nos maîtresses sans le donner à nous, les travailleuses, nous protesterons contre un pareil privilège; nous lutterons contre tous ceux et toutes celles qui défendent un pareil projet.

Tout ou rien!

Qu'on nous laisse dans la situation actuelle sans créer, tout en nous nuisant, l'ombre illusoire d'un droit.

Qu'on fasse justice entière et qu'on accorde à la femme l'importance politique conforme à son importance économique : *un suffrage vraiment universel.*

Marguerite FAAS.

CHEZ NOUS

Que nos syndicats ne soient pas uniquement des sociétés pour améliorer notre existence extérieure, mais qu'ils soient des écoles dans lesquelles nous apprenions à nous améliorer *intérieurement.* Le patronat et ses conséquences funestes ne se trouvent pas uniquement en dehors de nous. Il vit et agit en nous, en notre âme, en nos sentiments.

Combattons en nous ces mauvais instincts, notamment celui de vouloir paraître meilleures au dépens d'autrui — et à la place de ce vieux sentiment du vieux monde mettons le nouveau sentiment du monde nouveau : l'esprit de la *solidarité* et de l'*entr'aide.*

Une syndiquée.

Vengeances patronales. — La colère des patrons que les ouvriers et ouvrières syndiqués ont forcés à des concessions, ne connaît plus de bornes.

Ne pouvant violer ouvertement la convention, ils font leur possible pour chicaner de mille manières les ouvrières dont ils connaissent les opinions un peu avancées.

C'est ainsi qu'on est arrivé à mettre dehors la caissière du Syndicat — une camarade dévouée qui, au travail comme au Syndicat, a toujours fait son devoir. Elle est allée d'un atelier à l'autre. Les fabricants, solidaires, l'ont tous renvoyée. Heureusement que notre Syndicat n'est pas sans moyens et qu'il parvient à éloigner de ses membres victimes la misère la plus noire.

Mais le renvoi de la caissière ne suffit pas à nos maîtres; aujourd'hui, c'est la vice-présidente — demain c'en sera une autre encore — et toujours des ouvrières dont on s'est servi pendant de longues an-

PENSÉES

Egalité. — Entre hommes et femmes, les forces seraient égales si l'éducation l'était aussi. Eprouvons-les dans les talents que l'éducation n'a point affaiblis et nous verrons si nous sommes si forts.

Il n'y a pas de droit respectif des époux sur la personne l'un de l'autre, car la personne humaine n'est pas matière à droit, et tout individu est libre, par le droit de la nature, le seul fondé en raison, de s'unir à celui qu'il aime le mieux, et dont il juge qu'il est le mieux aimé.

Emile ACOLLAS, jurisconsulte.

Aux légalitaires. — S'il est vrai que « les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », vous devez vous hâter de modifier les notres, car, dans la condition intellectuelle morale, sociale et économique de la femme, la nature des choses a tout simplement été bouleversée.

Lucien LEDUC.

Décadence. — Toute société dont les organes ne correspondent plus aux fonctions pour lesquelles ils ont été créés, et dont les membres ne sont point nourris en raison du travail utile qu'ils produisent, meurt. Des troubles profonds, des désordres intimes précèdent sa fin et l'annoncent.

Anatole FRANCE.

Botanique. — L'aubépine transplantée d'un terrain sec en un sol gras y change ses épines en fleurs.

La corruption. — La familiarité accoutume aux choses, en même temps qu'aux personnes, et ce qui d'abord nous paraissait odieux, abject, finit par entrer dans nos habitudes.

L'oreille se blase, le cœur perd sa pudeur, *l'esprit sa clarté*; on finit par aimer ce qu'on repoussait et des paroles on en arrive aux actes qui achèvent de nous corrompre.

C'est l'histoire de la propagation du mal sur la terre.

LACORDAIRE.

nées, pendant des dizaines d'années même, dont on n'a jamais eu à se plaindre. On les renvoie maintenant pour de futiles raisons et « parce qu'elles sont trop dans la politique ».

C'est admirable.

Et si de pareils renvois continuent, les ouvriers et ouvrières organisés perdront patience un beau jour — et alors il n'y aura même plus de « convention » qui tienne! *Une faiseuse d'aiguilles.*

Une belle affiche est celle que l'*Association des fabricants d'aiguilles, à La Chaux-de-Fonds*, a fait apposer dans les fabriques.

Cet imprimé nous avertit que si une ouvrière vient en retard d'une minute, on lui déduit un quart d'heure.

En outre, il n'est plus permis de manger du pain quand vous avez faim; il faut le manger dans le quart d'heure réglementaire, et si vous vous avisez de le manger plus tôt ou plus tard, on vous déduit encore un quart d'heure.

Du reste le goût nous en passe absolument puisqu'on ne nous permet plus de nous laver les mains quand il nous paraît nécessaire. Nos mains noircies et pleines d'huile ne peuvent être nettoyées qu'à midi, lorsque nous quittons la fabrique. Pour peu qu'on soit un peu cultivée l'appétit disparaît absolument.

Il est vrai que l'eau est matière très précieuse à La Chaux-de-Fonds. Les fabriques sont récurées tous les deux ou trois ans — évidemment parce que ce ne sont pas les poumons de messieurs les fabricants qui souffrent de l'atmosphère poussiéreuse.

En tout cas, il nous semble que la convention et les salaires un peu moins maigres qu'avant ne sont pas des raisons suffisantes pour se venger de cette façon et nous laisser étouffer dans la saleté.

Nous écrivons ceci pour que les patrons que cela regarde sachent que les concessions faites à nos représentants sont loin de nous paraître suffisantes. Par notre comité, messieurs les patrons ont été traités avec la dernière amabilité, et maintenant que de sérieux conflits leur ont été épargnés, il leur sied mal de nous tourmenter de cette façon.

Pour être agréable au patron, bon nombre d'ouvrières ne se mettent pas du syndicat, mais tâchent de s'en procurer des nouvelles et les vont rapporter toutes chaudes au bureau.

Toutefois, on aurait tort de croire qu'en nous syndiquant nous perdions immédiatement cette tendance à vouloir paraître meilleure que nos camarades. Ce n'est qu'avec du raisonnement et de l'énergie que nous arriverons à faire disparaître ce mauvais sentiment en partie inné en nous, en majeure partie développé par la mauvaise organisation de la société actuelle qui fait de l'un l'ennemi de l'autre.

Chères camarades, n'est-il pas honteux de devoir nous avouer que même dans nos syndicats nous avons quantité de camarades qui, sans être des espionnes, en font tout de même le métier, permettant à Messieurs les patrons de se servir d'elles et des nouvelles qu'elles peuvent donner!

Tout dernièrement, par exemple, une camarade fit remarquer en pleine assemblée qu'elle n'était pas assez payée. Le lendemain, ses patrons, *Macquat et fils*, ont de suite été renseignés et ont immédiatement décidé de lui donner sa quinzaine.

Voilà ce qui est arrivé dans un de nos meilleurs syndicats; je n'ai pas besoin de le nommer, les camarades que cela regarde le sauront bien, et quant aux autres syndicats, ils ont tous à combattre les mêmes défauts.

Chères camarades, on n'a pas besoin d'être précisément espionne, on peut commettre une bassesse sans y songer. Veillons un peu sur nos habitudes. Toutes ne sont pas encore bonnes.

Aux ouvrières de La Chaux-de-Fonds. — La Société d'édition et de propagande socialiste vient d'ouvrir un magasin de librairie et papeterie, rue de la Balance, 16, anciennement du Nègre.

Vous trouverez à la Librairie du Peuple tous les ouvrages sociaux, syndicalistes nécessaires aux syndiquées pour puiser des arguments, connaître le mouvement social, ouvrier et syndical ainsi que littérature de tous genres, fournitures de bureau, d'école et de dessin, cartes postales, papier à lettre, etc., timbres en caoutchouc, plaques de portes en aluminium et autres, composteurs et montres de la Coopérative des ouvriers horlogers « Fraternitas ».

Ouvrières, favorisez la Librairie du Peuple. Au lieu d'enrichir un ou deux négociants qui eux vous combattent sur tous les terrains, les bénéfices restent à la collectivité.

La librairie est fermée le dimanche et le soir à 8 heures. J. E.

L'Almanach du Progrès vient de paraître. Que nos chères ménagères ne soutiennent pas les almanachs bourgeois — le *Messager boiteux* par exemple — imprimés dans des boîtes où les jeunes filles sont démesurément exploitées.

Rompez avec la vieille et chère habitude et achetez notre *Almanach du Progrès*. Demandez que votre organisation ou celle de votre mari en fasse venir de la librairie du *Peuple suisse*, à Genève.

Que les almanachs ennemis du prolétariat disparaissent de nos ménages!

ASSASSINS!

Les assassins dont je veux parler vivent riches, heureux, considérés; la justice, dure pour le pauvre bougre ne songe guère à les poursuivre...

Et pourtant...

Une histoire vraie : (Est-il utile de citer des noms? Qui ne pourrait raconter un récit analogue, c'est de l'histoire de partout et de tous les jours hélas).

Une pauvre femme, mère quatre fois déjà, dont toutes les couches furent laborieuses, devient enceinte; au cinquième mois on constate que le fœtus est mort et au bout de *plusieurs mois d'horribles souffrances la malheureuse est enfin délivrée.*